

9 juillet: J'entends dans ce discours sur les rêves, le recours à Dieu comme source d'explication de la destinée, l'expression de la culpabilité, la peur de la honte si un retour se faisait au pays d'origine. J'entends la nécessité de recouvrer des droits, ici. J'entends aussi un grand besoin de réussir sa vie, de se rapprocher de ses rêves d'enfant. Je vais réagir sur le thème de « jeune femme sans papiers » et sur le thème de la honte.

✘ LES PAPIERS

Il me semble que tant que le mariage avec ce monsieur français n'est pas rompu, légalement Abir peut demander des papiers pour résider en France et surtout revendiquer le droit de travailler dignement dans sa qualification, ce qu'elle mérite! Et cet homme lui doit bien. Un organisme comme GISTI ou CIMADE peuvent aider me semble-t-il à faire un dossier pour la préfecture, surtout si l'avocate est sensible à cette problématique. Avoir des papiers aiderait largement Abir. Je sais que le moment en France est moins favorable mais elle est l'épouse sur le sol français, mariée dans une Mairie française à un français... qui pour l'instant refuse de divorcer!

Alors vite, vite, Abir profite du jeu dans la machinerie, de la marge de liberté, ce n'est pas la main de Dieu mais c'est ton droit!

« Ton immigration n'est pas choisie mais c'est une immigration par amour, même si cet amour s'est largement dégradé, profite de sa légalisation pour pouvoir exister et activer ta qualification qui ne demande qu'à se redévelopper un peu pour travailler en France dans une compagnie aérienne, même marocaine! »

✘ LA CULPABILITÉ ET LA HONTE

La « conscience de soi sous le regard d'autrui » donne un sentiment d'être moche, d'être en échec. La personne se sent interpellée pas seulement par rapport à elle-même et à ce qu'elle pense de ses choix mais, par rapport à sa communauté et ses traditions: une femme ne quitte pas son pays pour échouer, elle ne perd pas ses acquis scolaires et professionnels et elle ne revient pas comme femme humiliée: Elle doit se cacher, rester digne, assumer!

Il me semble que ce sera pour Abir difficile de se débarrasser du poids de la tradition, des coutumes, et du poids religieux qui sont fortement ancrés par son éducation.

Mais comme elle le dit cette honte est une expérience, celle du social, de la prise en compte des normes différentes des sociétés, selon leur stade d'évolution et selon leur Histoire.

Regardons de plus près, les normes en France.

Même si le 13^e siècle du Moyen Age était très avantgardiste pour les femmes, il y a eu de grandes régressions ensuite. Début du 20^e siècle en France, dans le monde rural et même urbain, la pensée traditionnelle par rapport aux femmes reste dominante puisque les femmes françaises ont dû attendre 1968 pour reconquérir quelques droits. Ne plus demander d'autorisation au mari pour travailler, avoir un compte en banque et un chéquier sont des droits récents comme le droit de disposer de son corps. Et encore cet acquis est remis en question chaque jour! Le droit de vote n'a que un peu plus de 60 ans, chez nous! Alors, on comprend mieux la lourdeur du regard de l'autre, dans une société contrastée comme le Maroc. Traditionnelle et une modernité arrive, dans les biens de consommation et moins vite dans les idées sur la femme.

Mais, comprendre n'est pas accepter!

Un père défaillant car alcoolique avec pouvoir sur femme et enfants a brisé la relation et l'estime pour lui, ce parent qui devrait être le garant de la tendresse et de la sécurité.

Abir s'est trouvée dans une situation de contradiction: entre le sentiment de fierté pour son parent et les rêves qu'il a pour lui-même et le sentiment d'être flétri, abîmé par les défauts du père sous le regard

que les autres concitoyens dans la société renvoie à la famille.

Ajouter une couche avec un échec conjugal et une répétition de violence ne peut pas aider à sortir aisément de la honte. Comment ne pas perdre confiance en soi. Comment ne pas se couper du monde? « Je restais ici à me cacher au foyer, dit Abir, pour que l'on ne me regarde pas, car j'ai raté ma vie, alors que mon milieu est cultivé, même s'il est « à problèmes » Elle s'accuse, « je suis donc mauvaise »: j'aurais pas du m'en aller, j'aurais pas du me marier. J'ai honte de moi et j'ai honte de ceux qui me font honte. Mais je sais que je suis comme tout le monde, j'ai des rêves!

Oui, tu es comme toutes les jeunes femmes de 26 ans, Abir!

Ton choix d'orientation, de métier, de profession, de vie réclame des efforts, de la bonne information et des moyens financiers pour les réaliser, mais aussi de s'estimer, d'avoir confiance en soi, de faire de belles rencontres. C'est le voyage d'une existence avec les expériences racontées de plusieurs existences qui font réfléchir au sens de l'orientation, à la marge de liberté, à la capacité de saisir les opportunités. C'est en effet sur ce terrain là que les parents en général sont précieux, en écoutant leur enfant, en l'encourageant, en lui offrant le droit à l'erreur et à de nouvelles expériences constructives, en lui présentant des personnes comme modèles d'identification par leurs métiers, en osant parler d'eux en toute simplicité, en rappelant aussi que l'effort scolaire est utile pour réussir son projet.

Les parents n'ont pas été ces tuteurs là, mais d'autres tuteurs existent, par le suivi de santé que l'on te fait, par les autres dames du foyer, par l'équipe. L'entourage et les soutiens sociaux peuvent jouer ce rôle aussi, être des passerelles.

Tu as le droit d'aimer et le droit à l'erreur d'appréciation, tu as le droit d'espérer et de vouloir réussir ta vie. Tes copines disent que:

« Tous les mariages ne sont pas des échecs potentiels. S'alléger des lourdeurs demande de l'énergie et exige de parler avec les autres, car tu n'es pas seule. Ton malheur est commun à beaucoup de femmes »

Poids de la famille. Poids des idées reçues. Poids des contraintes sociales. Poids du chômage. Poids de l'exil. C'est ce qui aliène et coupe de soi-même mais se désaliéner est possible. La liberté s'apprend. Je pense à une belle phrase d'Albert Camus, dans Actuel II, dite en 1951. Je te la dédie « Je n'ai pas appris la liberté dans Marx. Il est vrai: je l'ai apprise dans la misère ».

Penses-y souvent Abir, tu as l'intelligence humaine qui va t'aider à t'en sortir; tu as aussi la solidarité des autres femmes du foyer et des professionnels de l'équipe. C'est un bon tremplin. Respire!

Ginette Francequin, psychosociologue et maître de conférences au CNAM Paris et membre du Laboratoire LISE-UMR-CNRS.